

Courriers recueillis par le service des réfugiés

(Préfecture de Loir-et-Cher – Blois)

Archives départementales du Loir-et-Cher

587 W 32 et 41

MAI 1940

DE SAINTE-MONTAINE (CHER)

Le 26 mai 1940
Mon cher Charles

Je suis persuadé que ma lettre te trouvera. J'étais désolé de t'avoir perdu sur la route de Dieppe, mais je n'étais pas inquiet sur ton sort. Une fois passée la Somme tout danger d'être prisonnier des boches était écarté. J'étais prêt à partir ce matin pour aller vous voir, tous les Montreuillois, qui j'espère se sont retrouvés à Blois. Je ne te raconterai pas mon voyage en détail, vivant comme toi sans doute des hasards de la route et de la bonne fortune des étapes, heureux de trouver le soir une tasse de lait et un coin dans la paille. Je me suis couché la première nuit à une quinzaine de kilomètres de Dieppe la 2e aux environs de Paris et la 3e près d'Orléans. J'ai pris le train à Orléans et j'ai été heureux de retrouver ma maison. Comment vivez-vous là-bas êtes-vous dans un camp ? Qu'est-ce que vous faites comme travail ? Quand nous nous sommes perdus est-ce que tu étais devant ou derrière moi. Je t'ai attendu un bon quart d'heure mais je n'ai rien vu venir. J'ai continué jusqu'à Dieppe persuadé de te retrouver, mais non. Il faut dire que c'est compréhensible dans cette cohue. J'ai suivi le convoi jusqu'à Dieppe bêtement ce qui m'a rallongé de nombreux kilomètres. Ce qui manquait le plus dans nos bagages c'était une carte. Je n'ai pu en trouver une que passé Paris que j'ai voulu contourner et où j'ai louvoyé toujours faute de carte. Réponds-moi aussitôt que tu auras reçu une lettre et raconte-moi les péripéties de ton voyage donne-moi aussi la liste de ceux qui sont arrivés. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'Ingret n'y soit pas car il a des parents à Mâcon je crois. J'espère bien que l'équipe de Vasseur qui devait partir à 8 heures du matin a réussi à passer. Si je n'avais pas eu la bonne fortune de te rencontrer je crois que je serais aux mains des boches à l'heure qu'il est car je serais parti à 8 heures moi aussi et je n'aurais jamais osé passer la Somme. D'autre part il aurait fallu arriver de Montreuil à Saint Valéry pour la marée basse sous peine d'attendre au lendemain et tout retard pouvait être fatal. D'après les communiqués Montreuil doit être aux mains des boches (entre Boulogne et Abbeville) que deviennent des nôtres ?

DE BRINON-sur-SAULDRE (CHER)

Mercredi le 29 mai 1940

Mes chers amis

Que devenez-vous ? Nous pensons à vous, tous les jours, et certes vous avez dû avoir comme nous un gros chagrin en apprenant que notre ex-roi avait agi d'une manière aussi basse aussi déshonorante.

Pauvre Belgique. Pauvre nous. Pauvre S' Idesbald, notre coin si joli qu'est-il devenu ? Nous n'avons plus qu'à pleurer et maudire ces êtres.

Comment supportez-vous votre exil ? Êtes-vous réunis, c'est-à-dire Angèle et son mari sont-ils parmi vous ? Avez-vous des nouvelles du mari de Lisette, de Monsieur de Thoran et sa femme et sa famille. Que de questions auxquelles je voudrais que vous me répondiez si cette lettre vous parvient comme je l'espère.

Nous n'avons été dans les environs de Paris qu'une après-midi et nous en sommes repartis immédiatement, ce n'était pas à tenir alerte sur alerte. Nous avons quitté Paris vendredi 24 pour Nouan-le-Fuzelier pas très loin de Blois, nous avons séjourné à l'hôtel 5 jours, et enfin hier nous nous sommes installés ici. Nous avons trouvé dans une propriété appartenant au tapissier en chef de la Comédie-Française un rez-de-chaussée avec cuisine, salle à manger, 2 chambres à coucher, garage, et une chambre pour Adèle au 2e étage. La propriété est au milieu d'un grand jardin. Nous étions tout heureux malgré notre malheur d'avoir trouvé ce petit coin quand hier matin nous avons été atterrés par la mauvaise nouvelle, nous pleurons journellement sur le sort de notre pauvre petit pays, sur tous les souvenirs que nous y avons abandonnés, sur tous nos amis peut être morts. Pardonnez-moi de raviver votre chagrin mais il est si bon d'épancher son cœur auprès de bons amis.

Si vous pouviez nous donner de vos nouvelles quelle joie nous aurions à vous lire. Embrassez bien pour nous tout votre petit monde, et recevez nos amitiés les plus affectueuses et de grosses bises à partager.

(Note : Saint-Idesbald est une station balnéaire sur la côte belge de la Mer du Nord)

JUIN 1940

DE NOUAN-sur-LOIRE (LOIR-ET-CHER)

Jeudi, 6 juin 1940

Monsieur le préfet du Loir-et-Cher

Je vous envoie cette lettre pour vous faire connaître mon adresse. Je suis un réfugié de l'Aisne de la commune de Croix-Fonsomme près de Saint-Quentin. Je me suis égaré de mes parents en chemin voilà déjà 3 semaines environ et depuis lors je ne les revois plus. Je suis déjà allé à la préfecture de Blois il y a quelques jours et mes parents n'avaient pas encore fait leur déclaration. Monsieur le préfet voulez-vous avoir la bonté de m'envoyer leur adresse si mes parents font leur déclaration chez vous...

DE CHÂTEAUBRIANT (LOIRE-INFÉRIEURE)

Le 7 juin 1940

Chateaubriant 33, rue du 11 novembre, chez Madame Richer.

Chère Madame et Monsieur Herbin que devenez-vous ? Dans mon affolement du dimanche qui suivit votre départ, j'ai laissé votre adresse à la maison. De sorte que je remets ces mots à la bienveillance de Monsieur le maire de Blois. Je suis inquiète sur votre sort, Madame Grosse m'ayant dit que vous étiez susceptibles de marcher longtemps à pied, poussant une brouette.

Pauvre Madame Grosse aussi ! Elle est venue un jour ou deux à la maison, mais n'a couché qu'une nuit car on avait dévalisé chez l'épicière sa voisine. Elle craignait de subir le même sort.

Le dimanche un soldat vient me dire en toute hâte : partez il est plus que temps Monsieur Richard a une place pour vous dans l'auto. J'ai fait dire à Madame Grosse cette nouvelle mais elle a répondu au soldat qui a travaillé chez elle qu'elle ne voulait pas partir de suite.

Alors, chère Madame et Monsieur je suis partie à 8 heures du soir à travers des chemins détournés, n'apportant rien à peu près de la maison. Il paraît que le mardi qui suivit mon départ, des pillards sont venus à la maison, le lapin n'était plus dans sa niche et on avait forcé les volets et la porte de la salle à manger. Voyez on a sans doute déjà listé les pièces. Enfin ! Que voulez-vous ? Je voudrais bien avoir de vos nouvelles et de Madame Grosse également. A-t-elle pu vous rejoindre ? Je me le demande anxieusement. Pauvre Madame Grosse ! Si je savais son adresse, je lui demanderais de venir me rejoindre. Il est vrai que si vous la saviez vous-même vous voudriez la voir aussi. Enfin ! Si vous savez quelque chose écrivez-le moi, s'il vous plaît à l'adresse (au verso). Je serai peut-être partie ailleurs, mais les lettres me parviendront où je serai. Qu'est devenue notre ville à l'heure où je vous écris ? Je crains bien pour elle et pour nos maisons. Je cherche en vain aussi depuis quelques jours ma nièce et son petit Bernard, et je me demande anxieusement aussi ce qu'est devenu son pauvre mari. Si Monsieur Herbin sait la direction qu'a prise le personnel de l'hôpital il serait bien aimable de me l'écrire. Je lui en suis très reconnaissante à l'avance.

J'aime à croire que vous avez été bien accueillis à Blois et que vous ne souffrez pas trop en pensant à tout ce que vous avez pu abandonner. On peut dire que nous évacués, nous sommes tous frères dans le malheur.

Avec tous mes sentiments d'amitié et mes vœux de bonne santé et de résignation dans le malheur (illisible)

D'IVRY-sur-SEINE (SEINE)

Le 7 juin 1940

Monsieur le préfet

Étant du Portel près de Boulogne Pas-de-Calais, mon fils âgé de 18 ans ainsi que tous les jeunes gens sont partis sur l'ordre de la mairie de notre commune par leurs propres moyens le long de la côte en direction de Loir-et-Cher, et depuis ce départ je n'ai aucune nouvelle de mon fils, donc je vous demande vouloir faire le nécessaire si possible pour rassurer une pauvre mère.

Recevez Monsieur le préfet mes remerciements et salutations.

DE LA LIGNE MAGINOT

Le 7 juin 1940
Monsieur le maire

Auriez-vous l'amabilité de me dire dans une lettre quand le temps vous le permettra me dire si la maison ou plutôt la fabrique de chaussures Thierry frères est évacuée à Blois. Cette maison était à Boulogne-sur-Mer Pas-de-Calais. Ma femme Élise Collier femme Schauff Bérenger y travaillait comme ouvrière depuis 16 ans et depuis que les sales boches y sont passés c'est-à-dire je n'ai pas de nouvelles de ma chère femme qui elle-même n'a pas de nouvelles de notre fils qui lui-même est évacué avec ma mère au Croisic dans la Loire Inférieure. Ma mère est évacuée de Calais et d'autres enfants étaient en nourrice chez elle.

Je vous dis tout cela c'est pour vous faire voir l'angoisse dans laquelle elle se trouve surtout qu'elle est malade.

J'espère que vous prendrez ma lettre en considération je vous remercie d'avance.
Vive la France et la victoire viendra.

Soldat Schauff Bérenger 139^e régiment d'infanterie secteur 203

je suis dans la ligne Maginot frontière Luxembourg depuis le 25 août classe 1929

D'AIGREFEUILLE-sur-MAINE (LOIRE-INFÉRIEURE)

Le 9 juin 1940
Monsieur le préfet

Étant évacuée ici pour mettre mes 3 enfants à l'abri André 13 ans Michel 8 ans Paulette 4 ans et ayant quitté mon domicile le 15 mai 88, rue Jouffroy à Lys-lez-Lannoy Nord je suis depuis dans l'angoisse au sujet de mon mari: Léon Desbonnets 44 ans, contremaître de tissage à l'Ecole Nationale des Arts et Métiers place Chevreuil à Roubaix. Je suis sans nouvelles ainsi que de ma famille.

J'ai écrit à Monsieur Lebas maire de Roubaix et voici textuellement la réponse que je viens de recevoir :

« Ce n'est que le lundi matin, à 4h30 que j'ai reçu du préfet l'ordre téléphonique de faire évacuer tous les hommes et jeunes gens de 16 à 50 ans en leur donnant comme indication de prendre la direction Ouest et de suivre la côte de la Manche pour se rendre dans le Loir-et-Cher. »

En espérant Monsieur le préfet que vous êtes en possession des noms des réfugiés dans le département je me permets de vous écrire dans ma détresse afin de savoir si mon mari est arrivé de votre côté et qu'enfin je puisse aussi par votre bonté lui faire savoir que je suis en vie et bonne condition avec ses 3 enfants.

Souhaitant que vous puissiez me donner une réponse favorable je vous prie d'agréer mes sentiments respectueux.

DE CHÂTEAU-GONTIER (VENDÉE)

Le 14 juin 1940

50, avenue Maréchal Joffre

ma chère petite Moyenne

c'est à toi que j'écris en te demandant de faire suivre ma lettre à Chabris afin que

vous ayez tous quelques renseignements sur nous.

Aussitôt notre arrivée j'avais envoyé une carte à Suz pour lui donner notre adresse afin qu'elle nous dise ce qu'elle allait faire, mais je n'ai encore rien reçu d'elle et je t'assure ma chère petite Clem que nous nous inquiétons cette fois à son sujet.

J'espère que Monsieur Magnon aura été chercher ses enfants et que Suz sera parti avec Marie Louise en direction de l'Allier ainsi elle aura pu plus facilement te rejoindre ou aller à Chabris.

Ici nous ne recevons aucune nouvelle de Paris, les bureaux ont été fermés depuis mardi midi les 2 employés Raymonde et Simone ont été licenciés.

Monsieur Bivert est parti à Montargis avec quelques employés du dépôt.

Monsieur Paul le chauffeur est reparti lundi en chemin de fer pour aller chercher sa femme mais il n'est pas encore de retour, aussi on se demande ce qu'il fait.

Je me demande si tu as pu aller à Paris dimanche dernier. Peut-être avais-tu en idée de faire le retour à Blois avec Suz ? Est-elle partie avec toi car il doit être bien difficile de partir maintenant. Je t'assure ma petite Moyenne que je voudrais être rassurée sur Suz. Je me demande également ce que va devenir mon frère et où est Germaine ? A-t-elle voulu quitter son mari puisque tous les fonctionnaires doivent rester à leur poste.

Nous n'avons pas la TSF chez la tante de Mademoiselle Gesset aussi nous ne savons que ce que les gens nous répètent, plus ou moins bien, les journaux ne disent pas grand-chose si ce n'est que nous reculons toujours. Que va devenir notre Paris.

Monsieur et Madame N ainsi que Monsieur G qui jusqu'à présent avaient encore espoir commencent à trouver la chose très très critique.

Jamais on ne pouvait penser qu'ils approcheraient tant de la capitale et aussi vite.

Moi qui étais si optimiste je t'assure que je déchanté malgré cela on ne veut pas désespérer mais c'est bien difficile.

Ici ce n'est qu'un défilé de gens en auto qui fuient toute la journée et une partie de la nuit ça n'arrête pas, on a le cœur serré de voir tout cela, jamais nous n'aurons tant vu de matelas, toutes les autos en sont recouvertes, nous sommes sur la grande route qui va à Angers aussi tu t'imagines ce que c'est.

Nous avons la visite aussi d'avions boches, ils ont lancé des bombes à 20 kilomètres d'ici près de chez la petite Simone Langlais. Je crois que nulle part on est en sécurité.

Et toi que deviens-tu. Écris-moi un petit mot pour nous rassurer sur le sort de Suz.

Quelle nouvelle as-tu de Chabrier ?

Nous ne sommes pas encore installés complètement. Nous couchons toujours à la Villa et prenons nos repas chez la tante de Mademoiselle Gesset. Nous nous installerons probablement dimanche, mais comme on ne sait pas encore si Monsieur G ne sera pas également évacué il n'y a pas de presse à défaire ses paquets si nous devons repartir ailleurs. Les ministères étant partis peut-être aurions-nous besoin de nous rapprocher. Nous ne sommes pas certains de rester ici si l'avance vers l'ouest venait à s'accroître.

Pierrot continue à aller au collège. Il avait été voir s'il y avait de la place pour lui et on

l'avait accepté mais comme à Paris il y a manque de professeurs il n'a pas beaucoup d'heures de classe. De plus il a été annoncé que les écoles fermeraient demain, il sera donc en vacances complètement demain soir. Heureusement qu'il peut passer une partie de son temps chez la tante de Jacquotte.

Cette pauvre Jacquotte n'a pas de nouvelles de ses parents. Elle ne sait si Pierrette a pu partir. Elle s'inquiète aussi. Ma chère petite Moyenne donne-moi vite de vos nouvelles car je m'ennuie fort.

Que deviennent les cousins ? Si tu sais quelque chose dis-le moi.

Jacquot envoie ses bonnes amitiés et Pierrot et moi t'embrassons bien affectueusement

ta grande (signature)

ma chère mémère et mon cher pépère ma petite Suz Clem vous transmettra cette lettre bien décousue je m'inquiète sur le sort de Suz. J'aimerais tant savoir qu'elle est près de vous ou de Clem. Ici on vit au ralenti on est tellement inquiet.

Que va devenir notre belle France notre beau Paris ? S'il faut tout perdre c'est bien triste.

Enfin espérons encore. Peut-être y aura-t-il un miracle ? Vous devez bien vous ennuyer aussi à Chabris. Si seulement je savais que Suz est près de vous ou de Clem je serais plus tranquille. Quand aurons-nous le bonheur de nous revoir ?

3 heures

Je reprends ma lettre interrompue pour aller déjeuner Monsieur N vient de me dire de ne pas m'installer encore dans la maison meublée louée pour nous car elle se trouve de l'autre côté de la Mayenne et comme on a miné le pont en cas d'avance nous serions de l'autre côté s'il fallait partir. Nous allons donc continuer à camper. Nous ne sommes encore pas à plaindre car nous avons de bons lits l'eau courante sur le lavabo l'électricité on peut tenir encore longtemps à ce régime écrivez-nous bien vite que nous sachions ce que vous devenez. Pierrot se joint à moi pour vous embrasser bien bien affectueusement

DE LES ANCIZES (PUY-DE-DÔME)

Le 16 juin 1940

Ma chère petite femme et petits

Je t'écris ce mot à tout hasard car je ne sais où tu peux être. Je viens d'arriver après 4 jours de route je ne sais pas ce que l'on va faire ici nous avons tous un mauvais moral

Je t'embrasse bien avec mes petits et tâche d'être courageuse enfin si ma lettre t'arrive réponds moi de suite votre père qui vous aime

Caudron Lucien

au pointage de l'aciérie des Ancizes

Puy-de-Dôme

JUILLET 1940

DE FONTENAY-LE-COMTE (VENDÉE)

Le 5 juillet 1940
Monsieur le préfet

Ayant pendant l'exode des réfugiés perdu notre père, nous vous demandons s'il ne vous serait pas possible de le faire rechercher dans les hospices et hôpitaux de votre département. Voici dans quelles circonstances il s'est égaré : une voiture militaire devait le déposer en gare de Bazancourt (Marne). Quand nous sommes passés pour le prendre, il n'y était pas.

Voici son signalement :

Yon Maurice né le 5 mai 1878 à Fumay (Ardennes) de forte corpulence, paralysé du côté droit, ne peut ni parler, ni écrire, marche difficilement, n'a plus aucune dent et ne portait comme pièce d'identité que sa fiche d'évacuation.

Dans l'espoir que vous ferez votre possible pour retrouver ce malheureux, recevez à l'avance Monsieur le préfet nos remerciements.

Famille Yon Rabier

12 bis quai Victor Hugo à Fontenay le Comte (Vendée)

DE LE VIGAN (LOT)

Samedi 6 juillet 1940
Ma petite femme chérie,

J'ai bien reçu ta lettre du 13 juin numéro 21, heureux d'avoir enfin de tes nouvelles, malheureusement c'est toujours le silence angoissant. Que fais-tu ? Que deviens-tu ? Où es-tu ? Peut-être à Blois, à tout hasard je te fais cette lettre avec l'espoir qu'elle te touchera bientôt.

Votre voyage a dû être terrible et votre trajet de Sevrans à Paris à pied encore plus mes pauvres chéris.

Que ce cauchemar se termine vite, que j'aie de tes nouvelles au moins, que je sois rassuré sur ton sort, j'en ai assez de vivre dans ce silence, rien, toujours rien, et tous les matins j'ai l'espoir d'avoir une lettre, mais rien. Je suppose que tu es dans la zone occupée car sans cela j'aurais tes lettres.

Tu sais je n'ai pas reçu tes lettres numéro 19 et 20. Pour moi, après une fuite... nous avons fini par atterrir dans le Gard, dans la ville de Le Vigan, sur tout le personnel du secteur, nous sommes 5 rescapés, les autres camarades pas de nouvelles ils sont sûrement prisonniers.

Cela me console un peu de te savoir avec ta maman, comme cela tu n'es pas seule. Je pense que malgré cette pénible situation vous êtes en bonne santé, pour moi cela va bien. J'attends avec impatience tes lettres ma petite femme aimée et la démobilisation, que nous soyons réunis avec notre petite Jeannette, pauvre petite, qui aura connu elle aussi des heures affreuses. Ah ! Maudite soit la guerre.

Êtes-vous bien couchés et mangez-vous comme il faut, si tu as tes papiers, tu pourras te faire payer mon traitement là où tu es, je l'ai entendu dire ce matin dans la TSF.

Mes parents ont dû rester chez eux, je n'ai pas de nouvelles non plus, depuis mon départ le 13 juin de Colmar, j'ai reçu juste ta lettre de Blois et c'est tout.
Vite mon amour, un petit mot, c'est à devenir fou de rester ainsi.
Je vais envoyer une lettre à ton adresse à Sevran. Tu sais je t'ai écrit pendant tout le trajet, à chaque étape je t'ai envoyé une carte.

DE BORDEAUX (GIRONDE)

le 7 juillet 1940
Messieurs

Je suis à la recherche de deux de mes enfants :

Jacqueline Koebler 12 ans

Francine Koebler 3 ans

Nous venions du Plessis Bouchard (Seine-et-Oise) où nous habitons 4, rue de Verdun.

Nous allions chez ma cousine Madame Lucie Dupont 24 bis rue de Solférino à Bordeaux dont les enfants avaient l'adresse.

Nous nous sommes trouvés séparés le dimanche 16 juin à Orléans au moment du bombardement. Mes enfants étaient à ce moment-là accompagnés d'un de nos amis : René Destremon 19 ans originaire de Sedan (Ardenne) qui les avait prises sur sa moto alors que j'étais à pied avec une autre fille. J'ai pensé que dans l'impossibilité de me retrouver René Destremon avait continué sa route sur Bordeaux où il se rendait aussi avec les enfants.

Mais à mon arrivée à Bordeaux le 2 juillet je ne les ai pas trouvés chez ma cousine et actuellement j'en suis toujours sans nouvelles.

Je vous serais obligée de faire des recherches et de me faire savoir si mes enfants sont hospitalisés soit dans un hôpital soit dans un centre d'accueil soit chez des particuliers dans une commune de votre ressort, ainsi que Monsieur Destremon. Vous remerciant à l'avance je vous prie d'agréer mes salutations bien distinguées.

DE LA MAIRIE DE THIVERVAL (SEINE-ET-OISE)

le 7 juillet 1940

(Sur le côté figurent les mentions suivantes : ne figure pas dans le fichier réponse envoyée le 14-8-40)

Le maire de Thiverval à Monsieur le préfet du Loir-et-Cher

J'ai l'honneur de solliciter de votre bienveillance quelques recherches afin d'essayer de retrouver une personne de ma commune perdue depuis le 18 juin ; il s'agit de Madame Jolivet Robert, née Cécile Foucault (Saulx-Marchais, Seine-et-Oise, 27 mai 1897).

Madame Jolivet se trouvait avec son mari et ses enfants dans un convoi d'évacués de la commune. Le 18 juin, vers 5 heures du matin, à l'entrée de la Ferté Saint-Cyr,

elle quitta les siens pour chercher de la nourriture ; ne pouvant s'arrêter dans le pays, Monsieur Jolivet se dirigea vers la sortie en direction de Romorantin, lieu assigné pour la caravane et il attendit. Attente vaine. Espérant que sa femme rejoindrait, il poursuivit jusqu'à Vernou.

Rejoint par les Allemands, Monsieur Jolivet prend la route du retour et arrive à la Ferté Saint Cyr le 20 dans la soirée. Le soir même, toute la journée du 21, il cherche ; il quitte le pays le 22 au matin, n'ayant recueilli aucune indication, espérant que sa femme suive une autre direction et qu'il la verra en route ou au retour.

Depuis aucune nouvelle. Ci-joint une fiche avec la photographie qui permettront d'orienter les recherches.

Monsieur Jolivet est un honorable habitant de Thiverval, jouissant lui et sa famille de la considération générale. Il espère et toute la population avec lui, que les autorités feront tout leur possible pour retrouver Madame Jolivet.

Le maire,

signature et cachet de la mairie de Thiverval

DE CHÂTEL-GUYON (PUY-DE-DÔME)

7 juillet 1940

Monsieur le préfet

Le dimanche 16 juin 1940 vers 5h45 du matin dans un village sur la hauteur avant d'arriver à Blois en venant d'Orléans, peut-être Mer sur Loire ou Ménars dans ce village que les ennemis ont bombardé un grand autocar est resté sur place. Mon fils Jean a été blessé ce même jour, j'ai dû le laisser sur la route blessée moi-même. Voulez-vous avoir la bonté Monsieur le préfet de me dire où il a été transporté je suis bien angoissée. Il a sur lui sa carte d'identité Georges Jean Marie Michon 95, avenue de Villiers Paris XVII étudiant 18 ans et demi né le 26 janvier 1922 porteur sur lui de bijoux de famille dans une pochette de daim gris, costume gris chemise beige, chaussures noires et blanches écharpe sur sa tête écossaise coiffé d'un béret basque beige un imperméable beige j'ai pu voir qu'il était blessé au bas d'une joue vers le cou. Je voudrais des nouvelles de mon petit à l'avance je vous suis reconnaissante Monsieur le préfet voici mon adresse je suis divorcée Madame Guérin école des filles centre des réfugiés Chatel Guyon Puy-de-Dôme

D'ALLANCHES (CANTAL)

Le 19 juillet 1940

Ayant perdu de vue ma famille depuis le 13 juin savoir

(une liste de noms, 6 personnes originaires du 5e arrondissement de Paris)

je vous serais très reconnaissant de consulter la liste des victimes civiles tuées ou blessées dans votre département, principalement sur les voies ferrées ou routes venant de Vendôme Orléans, ou au-delà vers le sud ou l'Ouest. Toute indication que vous pourriez recueillir sur leur sort que je veux encore espérer favorable me fixerait et me délivrerait de l'incertitude angoissante dans laquelle je me débats

actuellement. Dans l'espoir d'une prompt réponse veuillez agréer Monsieur avec mes remerciements l'expression de ma gratitude reconnaissante.

Ces 6 personnes avaient 3 ou 4 valises. Madame Suzanne Lebois avait en particulier une petite valise bleue contenant avec ses bijoux et de l'argent 2 livrets de caisse d'épargne, ses papiers de famille 2 titres de propriété à Saint Prix. Mon fils Guy avait aux poignées une plaque d'identité avec son nom et adresse.

(Réponse de la préfecture : ces personnes ne figurent pas sur les listes de tués ou blessés établis par la commune de Blois et que nous possédons actuellement. Peut-être se sont-elles présentées au centre d'accueil de Blois. Pour savoir où elles ont été évacuées, il vous faudrait savoir avec précision d'où elles venaient (commune, ville)

DE LE CHILLOIS (DEUX-SEVRES)

Le 24 juillet 1940

À Monsieur et Madame V. Desprez-Potré
réfugiés de Cappelle-en-Pévèle (Nord) à Blois (Loir-et-Cher)

Chers amis,

À tout hasard et sans savoir si cette lettre vous rejoindra je vous écris pour vous donner un peu de mes nouvelles et vous en demander des vôtres.

Et tout d'abord, toute ma famille est saine et sauve et j'espère que vous avez également ce bonheur.

Partis de Seclin le dimanche 19 mai sur le reflux des Anglais les bombes et les premiers incendies (usine Dujardin) nous nous sommes dirigés sur Rennes, refuge officiel du Nord et c'est à Auray que nous échouâmes après 7 jours de roulage en colonne, après avoir essuyé en route quelques bombardements, couché quelquefois en voiture etc. Mais bref tout se passa sans accident pour nous, bien que nous ayons eu des gens tués autour de nous.

A Auray où nous avons séjourné une semaine à l'hôtel, sentant que l'armée ne résistait pas, nous nous sommes mis à l'abri !! au sud de la Loire, à Thouars, chez les frères Ménars mes fournisseurs en spécialités vétérinaires, qui nous ont trouvé un pavillon de chasse assez confortable, meublé, isolé au milieu des champs et des bois, à 200 m d'une ferme, 6 km du bourg, 9 km de Parthenay, où nos enfants sont allés en auto puis bicyclette suivre quelques cours jusqu'au 15 juin où l'on ferma les écoles. Depuis nous végétons moralement dans notre solitude. J'approvisionne en eau et en bois mes ménagères (il y a avec nous une jeune adjointe de ma femme gaie et vivante) nous lisons, promenons un peu. J'abats quelquefois un arbre et le débite ! Tout arrive.

Vous êtes l'un des premiers à qui j'écris. À part quelques amis l'humanité me dégoûte. L'ignorance et la méchanceté, l'égoïsme et la vanité sont son lot et n'y a rien à espérer d'autre pour toujours, je le crains. Ainsi je suis resté ignoré de tous et je n'ai rien cherché à savoir pendant près de 2 mois. Et puis les événements ne nous donnaient pas l'envie de réagir. Quelle déchéance pour les Français de notre

génération. L'histoire nous comparera à l'époque des jouisseurs romains des 4ème et 5ème siècles, de l'époque du Charles VI et Louis XV. La France, flambeau de la civilisation ! Ouais ! Les produits intoxiqués de tous les profiteurs socialo-communistes, et de certains radicaux, ont tout laissé choir. Je crois que les soi-disant batailles ont dû être de belles fuites et de belles pagailles. Comment en aurait-il pu être autrement. Les parlementaires ne recevaient et par milliers que demandes de sursis, d'affectation spéciale, de réforme. C'était un scandale et une honte. Et alors, aujourd'hui, ou plutôt après la guerre !... reverra-t-on les mêmes incendiaires devenir pompiers, continuer à nous dominer à nous narguer, à nous faire taire. Je ne me sens plus d'humeur à me laisser faire. Combien nous avons raison ! Ceux qui ont tiré sur nous ont assassiné la France. Et il n'y a pas que les petits et les ignares ! Hélas.

Entre nous je n'approuve pas beaucoup ce Parlement qui légifère sous la botte de l'Allemand. Mais on ne peut trop juger car on ne sait rien. Qui vivra verra.

Et vous que devenez-vous ? Et Madame et vos enfants et Capelle ? Avez-vous des nouvelles d'Haubourdin, de Cappelle, de Seclin ? Si oui, vous seriez bien aimable de me renseigner un peu. Avez-vous des idées sur la fin de la guerre, sur l'avenir, sur le retour. Je sais que vous êtes un homme de grand bon sens et d'expérience et malgré l'incertitude des temps je sais que je risque tout de même de vous poser cette question.

À titre documentaire je crois savoir que Seclin a été bombardé plusieurs fois incendié en partie mais pas de précision. Je m'aperçois que je suis un bavard. Je termine en vous souhaitant bonne santé, bon courage et espoir malgré tout.

DE MORLAME (BASSES-PYRÉNÉES)

Le 24 juillet 1940
Monsieur le préfet

J'ai le regret de vous informer que ma femme a perdu notre fille Janine Le Sueur âgée de 9 ans et demi dans la région d'Étampes Seine-et-Oise le 14 juin lors de l'évacuation.

Je vous demanderais Monsieur le préfet de vouloir bien me faire connaître si celle-ci se trouve réfugiée dans votre département. Dans cette attente prie de croire Monsieur le préfet à mes respectueuses salutations.

Fontenay en Parisis
Seine-et-Oise

AOÛT 1940

DE VILLEJUIF (SEINE)

Le 10 août 40
Monsieur le préfet

Veillez nous excuser de la liberté que nous prenons de vous écrire. Mais étant sans nouvelles de notre fille Germaine Chabrol amputée de la jambe droite marchant à l'aide d'une jambe en bois née le 15 mai 1904 Caen (Calvados). Elle était employée comme lingère à l'hôpital de Bonsecours 66, rue des Plantes à Paris. Le 1er juin elle fut envoyée en vacances à La Ronce par Marcoussis. Le 14 juin les religieuses voyant que les Allemands approchaient décidèrent de partir en camions militaires avec les jeunes filles de la pension pour gagner Limoges.

Les terribles bombardements d'Orléans et de la route ont alors fortement ébranlé notre fille qui ayant un choc cérébral et nerveux leur échappa vers Mur en Sologne à une petite ferme des environs du sud de Mur en Sologne Loir-et-Cher. Ayant écrit au maire de la commune il nous a répondu qu'il ne connaissait personne répondant au signalement que nous lui avons donné.

Je vous prierai Monsieur le préfet de bien vouloir faire une enquête à son sujet c'est à la mairie que l'on m'a conseillé de vous écrire qu'elle soit montée dans une ambulance et placée dans un hôpital par là. Dans l'espoir, Monsieur, que vous voudrez bien prendre notre demande en considération.

Recevez nos empressées salutations.

DE BONCÉ (EURE-ET-LOIR)

**Mairie de Boncé
par Chartres (Eure-et-Loir)**

Le 27 août 1940

Le maire de Boncé à Monsieur le préfet du Loir-et-Cher

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me faire savoir s'il vous aurait été signalé dans une commune ou un établissement hospitalier du département de Loir-et-Cher, la présence d'un nommé Gallopin Georges, domicilié à Boncé, âgé de 71 ans, infirme marchant avec deux bâtons, perdu par sa famille le 18 juin dernier dans un parc situé entre Verdun et Oucques, et dépourvu de toute pièce d'identité.

Messieurs les maires de Verdun et d'Oucques sollicités n'ont pu fournir aucune indication.

Voici le signalement du susnommé. Il porte à la tempe droite la cicatrice d'une brûlure ; il était vêtu d'une veste de drap brun, d'un pantalon de coton gris cendré à rayures, chaussé de souliers bas, genre sandales à boucle et coiffé d'une casquette grise.

Au moment de l'arrivée des troupes allemandes, il ne paraissait plus jouir de toutes ses facultés.

Avec mes remerciements, je vous prie d'agréer, Monsieur le préfet,
l'expression de mon profond respect.

Le maire

SEPTEMBRE 1940

DE LA CHARITÉ-SUR-LOIRE (NIÈVRE)

3 septembre 1940

Ma bien chère Marthe

Je ne sais si vous êtes au courant de mon départ précipité et rapide. Je suis chez une de mes tantes à La Charité sur Loire.

Vous m'aviez proposé de me prendre dans votre service à la Pitié. Je viens vous demander de bien vouloir me prendre. Même pour balayer les salles. J'aimerais être auprès de vous. Et je pense qu'avec ma bonne volonté et tout mon cœur je pourrais être utile. J'écris à la Pitié et à Blois c'est peut-être ridicule mais sachant avec quelles difficultés le courrier parvient, je veux gagner du temps. Je ne sais rien d'Édouard, rien de mes frères, rien de mon père, rien de mes beaux-parents. Je m'efforce d'être digne de celui que j'aime tant, aussi c'est dans un travail humain que je tiendrai le coup. Où est Bernit ? Je pense que vous devez être dans la même ignorance que des milliers de femmes.

Vous ne m'en voudrez pas d'être aussi brève. J'ai confiance en vous. Je vous embrasse bien bien tendrement.